



HAL
open science

” L’Arche de Noé ” : la migration de survie des jeunes Egyptiens aujourd’hui

Marc Lavergne

► **To cite this version:**

Marc Lavergne. ” L’Arche de Noé ” : la migration de survie des jeunes Egyptiens aujourd’hui. 2010. <halshs-00916533>

HAL Id: halshs-00916533

<https://shs.hal.science/halshs-00916533v1>

Preprint submitted on 24 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Intervention présentée lors du colloque des instituts français à l'étranger,
« Dynamiques démographiques et migrations » Paris, Musée des Arts premiers,
5-6 janvier 2010**

« L'Arche de Noé » : la migration de survie des jeunes Egyptiens aujourd'hui¹

L'Égypte, terre de paysans oasiens entourée de déserts, repliée sur elle-même et tenaillée par le besoin de nourrir sa population par sa production vivrière et la culture du coton, n'a découvert que fort tard les chemins de l'émigration. Il aura fallu la guerre des Six Jours de juin 1967, suivie d'une longue « guerre d'usure » sur le canal de Suez, puis par la guerre d'octobre 1973, pour que le lien ancestral entre le paysan égyptien et la terre nourricière soit rompu. Le premier boom pétrolier, déclenchant une débauche de chantiers d'équipement, de plans de développement à la fois dans la péninsule arabique et en Libye, a coïncidé avec la démobilisation des conscrits permise par les accords de paix avec Israël. Cette émigration était celle de rêves et de projets individuels : amasser un pécule, se marier, ouvrir un commerce ou acheter un taxi, voir apporter quelque modernisation à l'exploitation familiale.

Cette émigration a marqué l'entrée de la paysannerie égyptienne dans l'ère de la consommation et un processus d'urbanisation radical.

Cette émigration est désormais stabilisée par la saturation des pays d'accueil, par l'arrivée de leurs économies à un stade de maturité, et par l'arrivée sur le marché du travail de jeunes locaux qualifiés ou de travailleurs importés à moindre coût du continent asiatique.

La nouvelle génération de jeunes Egyptiens, privés de toute chance d'accès à un emploi décent sur place, a désormais un besoin vital d'émigrer ; mais les portes se sont fermées. L'émigration est désormais un phénomène clandestin, organisé par des mafias, en direction d'un eldorado européen. Mais elle a changé de sens et de perspective : il ne s'agit plus d'une émigration temporaire au service d'un projet de retour, mais d'une simple échappatoire individuelle doublée d'un espoir de survie pour la famille laissée au pays.

Le paradoxe est que les jeunes travailleurs égyptiens non-qualifiés trouvent aisément un emploi à leur arrivée en Europe. La présence d'une main d'œuvre non-qualifiée, bon marché et docile, est un besoin non satisfait dans les économies développées de la rive nord de la Méditerranée : la fermeture de la « forteresse Europe » ne fait pas disparaître ce besoin, elle ne fait que sélectionner les plus chanceux ou les plus audacieux, et provoquer son lot quotidien de drames humains. D'autre part, à la différence de la première vague de migration vers les pays producteurs de pétrole, dont on avait pu espérer, à tort, qu'elle servirait en retour le développement économique et social de l'Égypte, au lieu d'y développer une mentalité rentière appuyée sur de nouvelles ressources, cette émigration est sans effet sur l'économie égyptienne comme sur la résorption de la crise sociale.

¹ « L'Arche de Noé » : j'emprunte ce titre à l'écrivain et cinéaste égyptien Khaled el-Khamissi, qui vient de publier sous ce titre un essai consacré à l'émigration clandestine des jeunes Egyptiens. Les enquêtes en milieu rural qui ont donné matière à cet ouvrage ont été présentées par Khaled el-Khamissi lors d'un séminaire de recherche du CEDEJ, le 7 avril 2009. Qu'il soit remercié pour avoir partagé ses informations et ses analyses avec les chercheurs de l'Institut.

Cette présentation vise à illustrer, à travers le cas extrême de l'Égypte, ce passage d'un type d'émigration à un autre, sous l'effet de facteurs divers mais concomitants : mondialisation qui introduit en Égypte la concurrence de produits importés et même directement de main d'œuvre meilleur marché et mieux qualifiée, construction de l'Union Européenne avec l'espace Schengen destiné à éviter l' « invasion » de main d'œuvre du Sud en contrecoup de la mondialisation, mais sans résoudre le problème du vieillissement de la population active et de son refus d'exécuter certains métiers ; en Égypte même, modèle de croissance qui abandonne toute préoccupation d'équilibrage socio-spatial et abandonne à elle-même la majorité de la population, tout juste maintenue en vie par d'onéreuses et inefficaces subventions aux produits de première nécessité, tandis que les revenus de l'émigration antérieure ou l'accès à des rentes telles que le tourisme, le canal de Suez, l'exploitation d'hydrocarbures sur place ou les transferts des émigrés sont dilapidés dans une consommation et des investissements réservés à une minorité.

Des campagnes nourries par les villes

Cette émigration a permis un retour des épargnes en direction des villages, qui ont connu des progrès en termes d'accès à la consommation, et aussi, dans une moindre mesure, en termes d'équipements productifs. Elle a également été le déclencheur d'un inversement des poids respectifs du monde rural et du monde urbain, le pays s'urbanisant rapidement et les émigrés ne reprenant pas à leur retour l'activité agricole, mais s'engageant dans des activités le plus souvent liées au secteur tertiaire. Une trentaine d'années plus tard, l'émigration reprend de plus belle, mais sous des formes très différentes. L'Égypte, dont la population a plus que doublé dans l'intervalle (37 millions au recensement de 1976, plus de 80 aujourd'hui) ne dispose plus d'un appareil productif suffisant pour employer les jeunes, diplômés ou non. L'agriculture a été soit abandonnée à elle-même, soit modernisée sous forme commerciale, les propriétaires d'avant la réforme agraire s'étant vus restituer leurs terres, et s'adonnant à une agriculture commerciale peu exigeante en main d'œuvre permanente. Les paysans égyptiens, qui sont restés au village faute de débouchés en ville, en particulier le long de la vallée du Nil, sont désormais à la charge totale ou partielle de la parentèle qui a rejoint la ville ou l'étranger. Aujourd'hui en Égypte, ce sont les villes qui nourrissent les campagnes.

Une croissance encore tirée par des ressources externes et fournissant peu d'emplois

En ville, le secteur public, encore majoritaire, qu'il s'agisse du secteur industriel ou de l'administration et des services publics, pléthoriques et peu efficaces, n'embauchent plus. Les privatisations en cours mettent au contraire des centaines de milliers d'ouvriers et d'employés à la rue, tandis que les salaires de ceux qui restent ne suffisent plus à assurer la survie des familles, avec une inflation encore à deux chiffres. Corruption, népotisme et clientélisme règnent désormais en maîtres sur l'accès à un emploi dans ces secteurs, pourtant très dépréciés aujourd'hui. Ces flux permettent également de compléter les revenus des agents, et leur donnent seuls les moyens de survivre.

Un secteur privé se développe certes rapidement, surfant sur un taux de croissance qui demeure de près de 5 % par an malgré la crise et alimenté par les rentes externes du pays : le tourisme, les revenus des émigrés, le canal de Suez et les hydrocarbures. Le secteur industriel et de services alimente la construction (immobilier de luxe essentiellement) et une économie de consommation mondialisée, fondée sur l'importation de produits et de valeurs, et qui s'efforce d'améliorer sa compétitivité à l'exportation. Ce secteur connaît des succès, et a fait naître une mince couche d'employés et de cadres compétents dont les conditions de vie leur permettent une stabilisation des conditions de vie dans une « nouvelle Egypte » qui s'édifie aux marges de la capitale et dans des sites très localisés du littoral. Ce secteur exerce une grande attraction sur la jeunesse, mais celle-ci est pour l'essentiel cantonnée à des activités précaires et parasitaires qui n'en récupèrent que les miettes : ces activités ne permettent pas aux jeunes de se forger un avenir, d'acquérir un savoir-faire ou des compétences monnayables sur le marché de l'emploi formel, très restreint et conditionné par l'accès à des réseaux sociaux et familiaux.

Même si l'on peut estimer que le niveau de vie moyen de la population s'est accru en valeur absolue – ce qui demanderait vérification –, les écarts sociaux sont désormais béants : ils se traduisent en termes d'écarts de revenus, mais surtout d'accès à une consommation de biens importés qui sert de référence et provoque chez ceux qui en sont exclus un sentiment de frustration. La dimension relative de ces écarts importe plus que leur dimension absolue et est un facteur décisif de la volonté d'émigrer.

Emigrer : retrouver liberté et dignité

Pour la majorité des jeunes, l'émigration est devenue une obsession et un impératif : il s'agit d'abord de quitter un pays où la seule perspective est de survivre au jour le jour, à la charge des parents qui ont conservé certaines des sécurités héritées de la période nassérienne (un emploi stable, un logement à loyer bloqué, l'accès à des subventions et à des côtés matériels) ou de végéter dans un emploi obtenu grâce à un diplôme, mais dont le salaire ne permet ni de se loger, ni de s'établir et de fonder un foyer.

Après la rupture du lien millénaire avec la terre intervenue dans les années 70, la période actuelle est celle de la rupture du lien tout aussi viscéral avec l'Égypte, dans un sentiment de rancœur vis-à-vis d'un système et d'un pays qui ne peut plus rien donner à ses enfants.

Certes, cette situation représente le paradigme actuel de la situation des jeunes de nombreux pays du Sud, où l'émigration à n'importe quel prix est devenue le rêve quotidien de la grande majorité. Mais elle d'autant plus traumatisante que l'Égypte constitue un univers à part, une oasis entourée et protégée depuis des millénaires par les déserts environnants, et dont l'ouverture sur le monde extérieur a toujours été marginale, symbolisée par le destin d'Alexandrie ad Aegyptum.

Une ouverture au monde à contre-courant

Le détachement des jeunes vis-à-vis de leur pays natal est le résultat de conditions locales, mais celles-ci sont intimement liées à une ouverture sur le monde qui a eu des effets bénéfiques dans sa première séquence. Aujourd'hui, elle s'opère dans une

situation beaucoup moins favorable : les pays du Golfe, et les pays rentiers indirects qui ont fait largement appel à la main d'œuvre qualifiée ou non, d'origine égyptienne, ont atteint une maturité qui se traduit par un palier dans les besoins en équipements, en infrastructures et en main d'œuvre non qualifiée. Leur propre jeunesse qui a acquis des compétences et ne peut plus avoir accès à la rente dans les mêmes conditions que la génération précédente arrive également sur le marché de l'emploi. Les débouchés de l'émigration se ferment, d'autant plus que des considérations sécuritaires, financières et de compétence freinent l'embauche de ressortissants des pays arabes : les bassins d'emploi des pays voisins s'ouvrent à l'Extrême-Orient. Après le sous-continent indien, on fait désormais appel à la main d'œuvre chinoise, importée comme un facteur de production et de compétitivité parmi d'autres. Le changement ne s'arrête pas là, puisque c'est désormais en Égypte même que la main d'œuvre des pays asiatiques vient concurrencer les travailleurs égyptiens : dans le secteur textile, les usines de confection privatisées et vendues à des sociétés étrangères (comme Indirama à Chibin el-Kôm) licencient le personnel local pour embaucher des contingents de travailleurs indiens². Ailleurs, ce sont les Chinois qui viennent peupler les ateliers³... Cette fermeture des marchés d'emploi du Golfe a été brutalement accentuée par la crise financière qui a contraint à l'arrêt de nombreux chantiers et à la fermeture de sociétés, le retour des émigrés accentuant la pression sur le marché de l'emploi du pays de retour.

A l'assaut de la « forteresse Europe »

Une nouvelle émigration se met en place pour remplacer ces destinations traditionnelles : il s'agit de l'émigration désormais massive, bien que clandestine, à l'assaut de la « forteresse Europe ». Destination naguère inconcevable pour une population de jeunes grandis dans une terre arabophone et strictement islamique, si l'on excepte le mouvement des intellectuels qui, depuis les premières missions de Riffa el-Tahtawi au milieu du XIX^e siècle, et jusqu'à Taha Hussein, ont fait de la France une source privilégiée d'accès à la culture et à la « modernité ». Il a sans doute fallu la familiarisation avec la civilisation et la culture occidentale à travers les pays du Golfe pour que les jeunes Égyptiens tentent l'aventure européenne. Le paradoxe est qu'ils l'ont fait lorsque l'Europe s'est fermée à ces travailleurs non qualifiés venus du Sud, et qu'elle a développé une hantise de l'invasion.

Des départs dramatiques

Émigration majoritairement de survie, pour les jeunes des campagnes et des ceintures de misère des grandes villes. Mais si l'on considère la survie comme une notion relative, le terme concerne aussi les « cols blancs » diplômés sans avenir, sans perspective et qui ne reçoivent que des salaires insuffisants s'ils ne sont pas abondés par un accès à une source de corruption.

² Voir la thèse en cours de Marie Duboc, BAR au CEDEJ, sur les mobilisations sociales dans le secteur textile en Égypte.

³ Voir Ahram hebdo...

Emigration clandestine, organisée en filières et en réseaux devenus une part non négligeable de l'économie nationale, aux côtés des autres trafics impliquant un niveau ou à un autre les autorités administratives ou policières. Le départ coûte cher et est hors de portée d'un individu isolé. C'est donc une entreprise collective, avec endettement, vente de terres ou de bétail par la famille qui mise son avenir sur le départ de ses fils. L'émigration entraîne donc une concentration des terres aux mains des plus riches et souvent d'investisseurs non ruraux, par le biais des usuriers et autres intermédiaires, et par l'exode rural et la déchéance des membres de la famille en cas d'échec. Depuis quelques années, la vente d'organes est devenue un moyen privilégié de financer un départ : un rein peut rapporter de 1000 à 1500 dollars, si l'acheteur est « honnête » (Khamissi, Khaled El-, 2009). C'est le moyen de financement privilégié pour les migrants venus d'autres contrées d'Afrique et sans ressources pécuniaires ou familiales sur place, pour satisfaire une demande excédentaire en provenance des pays du Golfe.

Les candidats à l'émigration empruntent majoritairement la voie maritime, embarquant le long des plages de la côte Nord vers la Grèce ou à partir du littoral libyen vers l'Italie. Mais ils peuvent également tenter le passage par la frontière égypto-israélienne, avec le danger d'être abattus à vue par les garde-frontières égyptiens.

Enfin les plus fortunés tentent l'accès à un aéroport européen de réputation « souple » : longtemps Vienne, comme Athènes, fut une porte d'entrée favorite des Egyptiens ; aujourd'hui l'élargissement de l'Union Européenne offre d'autres facilités chez les nouveaux membres. Madrid est également une destination considérée comme offrant plus de chances que Paris, par exemple. L'inventivité des migrants et de leurs passeurs est confondante : certains font le détour par un pays d'Amérique latine comme l'Equateur pour masquer l'origine de leur voyage.

La migration sans retour

L'arrivée en Europe occidentale se passe sans difficulté majeure : les contingents égyptiens sont au total peu nombreux et discrets. Apprécies des recruteurs de main d'œuvre, ils semblent trouver facilement du travail. Célibataires, habitués à des conditions de vie très dures, et en même temps très dociles, ils ont déjà pris une part importante de certains métiers délaissés comme forains sur les marchés, employés de cuisine dans la restauration, ouvriers du bâtiment sur les petits chantiers urbains. Ils ne font de concurrence à personne, travaillent au défi de toutes normes horaires ou de sécurité, ne s'arrêtant que pour dormir, se relayant sur une couchette sans ressentir autre chose que la satisfaction de manger à sa faim et de n'être astreint qu'à des tâches faciles par comparaison avec le labeur quotidien d'un paysan d'Egypte.

Bien que très attachés à la famille, qu'ils s'efforcent d'aider, ils ne peuvent envisager un retour au pays une fois un pécule amassé : la rotation de la main d'œuvre est toujours un pari risqué. L'objectif est rapidement de faire régulariser sa situation, de faire venir une épouse ou d'en trouver une en France, pour y faire souche. Le discours unanime est celui d'une amertume à l'égard de l'Egypte, incapable de nourrir ses enfants et même de leur donner l'instruction et les clés qui leur permettraient d'avoir une vie meilleure. Le fonctionnement politique et social des

pays d'Europe de l'Ouest est pour eux une découverte et ils sont prêts à devenir les citoyens les plus loyaux des pays d'accueil.

Ce tableau général tiré de conversations sur place, de lectures de la presse et d'ouvrages, de conférences sur un sujet qui préoccupe non pas tant la classe politique que la société civile, ne prétend qu'à brosser à grands traits les caractéristiques d'une émigration nationale, de manière à permettre la comparaison avec d'autres exemples. Il est probable que celle-ci fera apparaître beaucoup de traits communs, qui découlent des règles d'airain de la compétition mondiale pour l'emploi et la survie. La disparition du contre-modèle communiste, la globalisation du marché de l'emploi ont eu raison des barrières dressées à la circulation des hommes. Celles qui subsistent sont certes rigides et technologiquement toujours plus efficaces. Mais elles ne sont qu'un fragile et illusoire rideau face à la réalité d'un monde que les migrants maîtrisent mieux que les sédentaires nantis, et dont ils sont plus à même de tirer le meilleur profit.

Marc Lavergne
Géographe
Directeur du CEDEJ
Le Caire-Khartoum